

Lecture de l'Épître du bienheureux Paul, Apôtre, aux Philippiens. CHAP. I.

Mes Frères, nous avons cette confiance dans le Seigneur Jésus que celui qui a commencé le bien en vous le perfectionnera jusqu'au jour du Christ Jésus. Il est juste en effet que j'aie ce sentiment de vous tous, parce que je vous ai dans mon cœur comme ayant tous part à ma joie, et dans ma captivité, et dans la défense et l'affermissement de l'Évangile. Car Dieu m'est témoin combien je vous aime tous dans les entrailles de Jésus-Christ. Et ma prière est que votre charité croisse de plus en plus dans la science et en toute intelligence, afin que vous discerniez ce qui est le meilleur, que vous soyez purs et marchiez sans tomber jusqu'au jour du Christ, étant remplis de fruits de justice par Jésus-Christ pour la gloire et la louange de Dieu.

Saint Paul, au nom de l'Église, attire de nouveau notre attention sur l'approche de la fin. Mais ce dernier des jours, qu'il nommait Dimanche *le jour mauvais*, est appelé aujourd'hui par deux fois, dans le court passage de l'Épître aux Philippiens qu'on vient d'entendre, *le jour du Christ Jésus*. La lettre aux Philippiens est toute à la confiance, l'allégresse y déborde ; et cependant elle nous montre la persécution sévissant sur l'Église, et l'ennemi mettant à profit la tempête pour exciter les passions mauvaises au sein même du troupeau du Christ. L'Apôtre est enchaîné ; **la jalousie et la trahison des faux frères** ajoutent à ses maux (Philip. I, 15-17). Mais **la joie** domine sur la souffrance en son cœur, parce qu'il est arrivé à cette plénitude de l'amour où la douleur alimente mieux que toutes délices la divine charité. Pour lui, Jésus-Christ est sa vie, et la mort est un gain (*ibid.* 21) ; entre la mort qui répondrait au plus intime désir de son cœur en le rendant au Christ (*ibid.* 23), et la vie qui multiplie ses mérites et le fruit de ses œuvres (*ibid.* 22), il ne sait que choisir. Que peuvent, en effet, sur lui les considérations personnelles ? Sa joie présente, sa joie future, **est que le Christ soit connu et glorifié**, peu lui importe en quelle manière (*ibid.* 18). Son attente ne sera point confondue, puisque la vie et la mort n'aboutiront qu'à glorifier le Christ en sa chair (*ibid.* 20).

De là, dans l'âme de Paul, **cette indifférence sublime qui est le sommet de la vie chrétienne**, et n'a rien de commun, on le voit, avec l'engourdissement fatal où les **faux mystiques** prétendirent, au XVII^e siècle, enfermer l'amour. Quelle tendresse prodigue à ses frères le converti de Damas, à cette hauteur où il est parvenu dans le chemin de la perfection ! *Dieu m'est témoin*, dit-il, *combien je vous aime et désire tous dans les entrailles de Jésus-Christ !* L'aspiration qui le remplit et l'absorbe (*ibid.* 24-27), est que le Dieu qui a commencé en eux *l'œuvre bonne* par excellence, cette œuvre de la perfection du chrétien arrivée à sa consommation dans l'Apôtre, la poursuive et l'achève en tous pour le jour où le Christ apparaîtra dans sa gloire (Col., III, 4). Il prie pour que **la charité**, cette robe nuptiale des bénis du Père qu'il a fiancés à l'unique Époux (Rom. VIII, 28v ; II. Cor. XI, 2), les entoure d'un éclat non pareil au grand jour des noces éternelles (Durand. Rat. VI, 139).

Or le moyen que la charité se développe en eux sûrement, c'est qu'elle y **grandisse dans l'intelligence et la science du salut, c'est-à-dire dans la foi**. C'est la foi, en effet, qui forme la base de toute justice surnaturelle. **Une foi diminuée ne peut, dès lors, porter qu'une charité restreinte**. Combien donc ils se trompent, ces hommes pour qui le souci de la vérité révélée ne va pas de pair avec celui de l'amour ! Leur christianisme se résume à ne croire que le moins possible, à prêcher l'inopportunité de nouvelles définitions, à rétrécir savamment et sans fin l'horizon surnaturel par égard pour l'erreur.

La charité, disent-ils, est la reine des vertus ; elle leur inspire de ménager même le mensonge ; reconnaître à l'erreur les mêmes droits qu'à la vérité, est pour eux le dernier mot de la civilisation chrétienne établie sur l'amour. Et ils perdent de vue que le premier objet de la charité étant Dieu, qui est la vérité substantielle, n'a pas de **pire ennemi que le mensonge** ; et ils oublient qu'on ne fait point acte d'amour, en plaçant sur le même pied l'objet aimé et son ennemi mortel.

Ce n'est point ainsi que l'entendaient les Apôtres : pour faire germer la charité dans le monde, ils y semaient la vérité. Tout rayon nouveau dans l'âme de leurs disciples profitait à l'amour ; et ces disciples, devenus *lumière* eux-mêmes au saint baptême (Éph., V, 8) **n'avaient rien tant à cœur que de ne pactiser point avec les ténèbres. Renier la vérité était, dans ces temps, le plus grand des crimes** ; s'exposer par mégarde à diminuer quoi que ce fût de ses droits, était la souveraine imprudence (*ibid.* 15-17). Le christianisme avait trouvé **l'erreur maîtresse du monde** ; devant la nuit qui retenait la race humaine immobilisée dans la mort (Matth., IV, 16), il ne connut point d'autre procédé de salut que de **faire briller la lumière** ; il n'eut point d'autre politique que de proclamer la puissance de la seule vérité pour sauver l'homme, et d'affirmer ses droits exclusifs à régner sur le monde. Ce fut le triomphe de l'Évangile, après trois siècles de lutte acharnée et violente du côté des ténèbres, qui se prétendaient souveraines et voulaient rester telles, de lutte sereine et

radieuse du côté des chrétiens, dont le sang versé ne faisait qu'augmenter l'allégresse en affermissant sur la terre le règne simultané de l'amour et de la vérité.

Aujourd'hui que par la connivence des baptisés l'erreur reprend ses prétendus droits, la charité d'un grand nombre a diminué du même coup (MATTH. XXIV, 12) ; la nuit s'étend de nouveau sur un **monde agonisant et glacé**. La ligne de conduite des *filis de lumière* (Éph. V, 8) reste la même qu'aux premiers jours. Sans terreur et sans trouble, fiers de souffrir pour Jésus-Christ, comme leurs devanciers et comme les Apôtres (Philip. I, 28-30), ils gardent chèrement la parole de vie (*ibid.* II, 16) ; car ils savent que, **tant qu'il restera pour le monde une lueur d'espérance, elle sera dans la vérité** (Jean, VIII, 32). Ne se préoccupant que de marcher d'une manière digne de l'Évangile (Philip. I, 27), ils poursuivent, dans la simplicité des enfants de Dieu, leur carrière **au milieu d'une génération mauvaise et perverse**, comme font les astres au firmament dans la nuit (*ibid.* II, 15). « Les astres brillent dans la nuit, dit saint Jean Chrysostome, ils éclatent dans les ténèbres ; bien loin de perdre à l'obscurité qui les entoure, ils en apparaissent plus brillants : ainsi en sera-t-il de toi-même, si tu demeures juste au milieu des pervers ; ta lumière en ressortira davantage » (Chrys. in Phil. Hom. VIII, 4). — « Comme les étoiles, dit de même saint Augustin, poursuivent leur course dans les sentiers tracés par Dieu, sans se lasser de projeter leur lumière au sein des ténèbres, sans se troubler des maux qui arrivent sur la terre : ainsi doivent faire les saints, dont la conversation est vraiment au ciel (Philip. III, 20), ne se préoccupant pas plus que les astres eux-mêmes de ce qui se dit ou se fait contre eux » (Aug. Enarr. in ps. XCIII, 5-6).

ÉVANGILE. La suite du saint Évangile selon saint Matthieu. CHAP. XXII.

En ce temps-là, les pharisiens s'en allèrent et tinrent conseil pour surprendre Jésus dans ses discours. Et ils lui envoyèrent leurs disciples avec des Hérodiens, disant : Maître, nous savons que vous êtes véridique et que vous enseignez la voie de Dieu dans la vérité, sans avoir souci de qui que ce soit, car vous ne regardez point la qualité des personnes ; dites-nous donc que vous en semble : est-il permis ou non de payer le tribut à César ? Jésus leur dit, connaissant leur malice : Pourquoi me tentez-vous, **hypocrites** ? Montrez-moi la monnaie du cens. Ils lui présentèrent un denier ; et Jésus leur dit : De qui est cette image et cette inscription ? Ils lui dirent : De César. Alors il leur dit : **Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.**

Il faut bien que **la diminution des vérités** (Ps. XI, 2) doive être **le danger tout spécial des derniers temps**, puisque l'Église, en ces semaines qui ont pour objet de représenter les derniers jours du monde, nous ramène sans cesse à la prudence de l'entendement comme à la grande vertu qui doit alors garder ses fils. Dimanche, elle leur remettait comme **arme défensive le bouclier de la foi**, comme **arme offensive la parole de Dieu** (Ép. du XXI^e Dim. après la Pent.) ; huit jours plus tôt, c'était la **circonspection de l'intelligence** qui leur était recommandé (Ép. du XX^e Dim.), pour conserver, dans les jours mauvais, leur sainteté fondée sur la vérité (Ép. du XIX^e Dim.), **leur richesse consistant dans la science** (Ép. du XVIII^e Dim.) Aujourd'hui, dans l'Épître, c'était encore **l'intelligence et la science** qui leur étaient proposées, comme pouvant seules accroître leur amour et parfaire l'œuvre de leur sanctification pour le jour du Christ. L'Évangile vient conclure opportunément ces leçons de l'Apôtre par le récit d'un fait tiré de l'histoire du Sauveur, et leur donner l'autorité qu'apporte avec soi tout exemple emprunté à la vie du divin modèle de l'Église. Jésus-Christ, en effet, s'y montre à nous comme **l'exemple des siens dans les embûches tendues à leur bonne foi par les complots des méchants.**

C'était le dernier jour des enseignements publics de l'Homme-Dieu, presque à la veille de sa sortie de ce monde (**Mardi saint**). Ses ennemis, tant de fois déjoués dans leurs ruses, essayèrent un **suprême effort**. Les Pharisiens, qui ne reconnaissaient point la domination de César et son droit au tribut, **s'unirent** à leurs adversaires, les partisans d'Hérode et de Rome, pour poser à Jésus la question insidieuse : *Est-il permis ou non de payer le tribut à César ?* Si la réponse du Sauveur était négative, il encourait la colère du prince ; s'il se prononçait pour l'affirmative, il perdait tout crédit dans l'esprit du peuple. Avec sa divine prudence, Jésus déconcerta leurs menées. Les deux partis, si étrangement **alliés par la passion**, se refusèrent à comprendre l'oracle qui pouvait les unir dans la vérité, et retournèrent bientôt sans doute à leurs querelles. Mais la coalition formée contre le juste était rompue ; l'effort de l'erreur, comme toujours, avait tourné contre elle ; et la parole qu'elle avait suscitée, passant des lèvres de l'Époux à celles de l'Épouse, ne devait plus cesser de retentir en ce monde, où elle forme **la base du droit social au sein des nations.**

Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, redisaient les Apôtres ; et s'ils proclamaient bien haut qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes (Act. V, 29), ils ajoutaient : « Que toute âme soit soumise aux puissances supérieures ; car il n'y a point de puissance qui ne procède de Dieu, et celles qui exis-

tent, c'est Dieu qui les a établies. Celui donc qui résiste à la puissance, résiste à l'ordre établi de Dieu, et s'attire la damnation. Demeurez donc soumis, parce qu'il est nécessaire, soumis non seulement par le sentiment de la crainte, mais aussi par le devoir de la conscience. C'est pour la même raison que vous payez des tributs aux princes, parce qu'ils sont les ministres de Dieu » (Rom. XIII, 1-2, 5-6).

La volonté de Dieu (Petr. II, 15) telle est donc la source comme la vraie grandeur de toute autorité parmi les hommes. **L'homme, par lui-même, n'a aucun droit de commander à son semblable. Le nombre ne change rien** à cette impuissance des hommes sur ma conscience, puisque, nombreux ou non, je suis l'égal de chacun d'eux par nature, et qu'additionner les droits sur moi de chacun, c'est additionner le néant. Mais Dieu, voulant que les hommes vécussent en société, a voulu par là même qu'il y eût à leur tête un pouvoir chargé de ramener les volontés multiples à l'unité du but social. Il laisse aux événements conduits par sa providence, aux hommes eux-mêmes à l'origine des sociétés, une grande latitude pour déterminer la forme sous laquelle devra s'exercer le pouvoir civil et son mode de transmission. Mais, une fois régulièrement investis, les dépositaires souverains du pouvoir ne relèvent que de Dieu dans la sphère de leurs attributions légitimes, parce que c'est de lui seul que leur vient la puissance, **non de leurs peuples** qui, n'ayant point cette puissance en eux-mêmes, ne pourraient la donner. Tant qu'ils observent les conditions du pacte social, ou ne tournent pas à la ruine de la société le pouvoir reçu pour son bien, leur droit à l'obéissance est celui de Dieu même, soit qu'ils prélèvent les tributs nécessaires à leur gouvernement, soit que les lois portées par eux viennent restreindre, dans le commerce ordinaire de la vie, la liberté laissée par le droit naturel, ou que leurs ordres envoient le soldat à une mort certaine pour la défense de la patrie. Dans tous ces cas, c'est Dieu même qui commande par eux et veut être obéi : dès ce monde, il met le glaive en leurs mains pour la punition des rebelles (Rom. XIII, 4) ; il châtie lui-même dans l'autre éternellement ceux qui ne se seront pas amendés.

Combien grande n'est donc pas cette **dignité de la loi humaine**, qui fait du législateur le vicaire même de Dieu, en même temps qu'elle épargne au sujet l'humiliation de l'abaissement devant un autre homme ! **Mais, pour que la loi oblige et soit vraiment loi, il est clair qu'elle doit avant tout se conformer aux prescriptions et aux défenses de l'Être souverain dont la volonté seule peut lui donner son caractère auguste, en la faisant entrer dans le domaine de la conscience.** C'est pour cela qu'il ne peut y avoir de loi contre Dieu, contre son Christ ou son Église. Dès lors que Dieu n'est plus avec l'homme qui commande, la puissance de celui-ci n'est que **force brutale. Le prince ou l'assemblée qui prétend régler les mœurs d'un pays à l'encontre de Dieu, n'a donc droit qu'à la révolte et au mépris de tous les gens de cœur ; donner le nom sacré de loi à ces tyranniques élucubrations, est une profanation indigne d'un chrétien comme de tout homme libre.**